



HAL
open science

Les figures d'Alexandre dans la littérature persane : entre assimilation, moralisation et ironie

Eve Feuillebois-Pierunek

► **To cite this version:**

Eve Feuillebois-Pierunek. Les figures d'Alexandre dans la littérature persane : entre assimilation, moralisation et ironie. 2010. hal-00652065

HAL Id: hal-00652065

<https://hal.science/hal-00652065>

Preprint submitted on 14 Dec 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES FIGURES D'ALEXANDRE DANS LA LITTÉRATURE PERSANE : ENTRE ASSIMILATION, MORALISATION ET IRONIE

Alexandre en Iran : démon ou prophète

En 323 avant notre ère, année de sa mort à Babylone, Alexandre, âgé de trente-trois ans, s'était rendu maître, après onze ans seulement de conquêtes, d'un territoire immense allant de la Grèce à l'Inde¹. Il a inspiré peuples et écrivains de nombreuses cultures, et le personnage mythique qu'ils ont construit à partir des données historiques et légendaires dont ils disposaient a incarné leur vision intellectuelle, leurs aspirations sociales et leurs valeurs morales. On trouve des « romans d'Alexandre » dans de nombreuses traditions occidentales et orientales, de l'Europe à l'Asie du Sud-Est, dans des langues et des versions des plus diverses. Ces « romans » ne sont pas basés sur des sources historiques, mais sur un récit grec qui s'est formé entre le II^e siècle avant notre ère et le III^e siècle de notre ère à Alexandrie en Égypte, et qui a été ensuite attribué, de manière erronée, à Callisthène, un neveu d'Aristote qui accompagna le conquérant macédonien dans ses voyages avant de tomber en disgrâce, d'où l'appellation de *Roman d'Alexandre* du Pseudo-Callisthène². Contenant une part de vérité historique mais aussi des légendes et des aventures fabuleuses, il montre le conquérant sous un jour favorable. Ce texte a été traduit en latin au IV^e siècle et a ensuite investi la plupart des langues vernaculaires de l'Europe. À peu près au même moment, il a été traduit en syriaque et peut-être en pehlevi, et la version syriaque est à l'origine de traductions dans diverses langues du Moyen-Orient et de l'Asie Centrale³.

Nous ne savons pas avec exactitude comment ce récit a atteint la Perse sassanide. Il y a, en tout cas, rejoint d'autres sources d'information sur Alexandre, bien différentes dans leur esprit et leurs opinions sur le célèbre conquérant. La tradition cléricale zoroastrienne montre Alexandre comme un tyran haïssable et malfaisant, ennemi de la bonne religion et suppôt de Satan, responsable de la chute de la royauté iranienne, des massacres de mages et de sages, ainsi que de l'incendie de Persépolis⁴. Il est compté au nombre des plus grands ennemis de l'Iran, avec Zahhâk et Afrâsyâb⁵. Yuriko Yamanaka⁶ a montré que cette interprétation négative d'Alexandre était liée à une idéologie politico-religieuse bien spécifique : lorsqu'en 224, Ardashir I défait le roi parthe Artaban V et fonde la dynastie sassanide, il se présente comme le successeur légitime des Achéménides et le restaurateur de l'Empire iranien détruit par Alexandre. De plus, en faisant du zoroastrisme la religion officielle de son état, il devient le héros qui restaure l'ordre voulu par Ahura Mazda (le principe du Bien dans cette religion) et démolit par Alexandre, le serviteur d'Ahriman, symbole et incarnation du Mal.

¹ Pour un rappel historique sur Alexandre, on consultera P. Briant, « Alexander the Great », *Encyclopaedia Iranica*, 1985, I, p. 827-830 ; P. Briant, *Histoire de l'Empire perse. De Cyrus à Alexandre*, Paris, Fayard, 1996 ; P. Briant, *Alexandre le Grand*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2002 ; P. Briant, *Darius dans l'ombre d'Alexandre*, Paris, Fayard, 2003.

² Pseudo-Callisthène, *Le Roman d'Alexandre. La vie et les hauts faits d'Alexandre de Macédoine*, traduit et commenté par G. Bounoure et Bl. Serret, Paris, Les Belles Lettres, 1992 ; *Le Roman d'Alexandre. Vie d'Alexandre de Macédoine*, trad. et édition par A. Tallet-Bonvallet, Paris, Flammarion, 1994 ; C. Jouanno, *Naissance et métamorphoses du roman d'Alexandre. Domaine grec*, Paris, CNRS Éditions, 2002.

³ Voir G. Cary, *The Medieval Alexander*, Cambridge, 1956 ; R. Merkelbach, *Die Quelle des griechischen Alexanderromans*, Munich, 1977 ; P. Goukowsky, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J. C.)*, I. *Les origines politiques*, II. *Alexandre et Dionysos*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1978-1981.

⁴ G. Gnoli, « La demonizzazione di Alessandro nell'Iran sasanide (III-VII secolo d. C.) e nella tradizione zoroastriana », in *Alessandro Magno. storia e mito*, Roma, Fondazione Memmo, Leonardo Arte, 1995, p. 175.

⁵ Zahhâk conclut un pacte avec le principe du Mal, Ahriman, et tua son propre père, à la suite de quoi deux serpents poussèrent de ses épaules, qui réclamèrent les cervelles de deux jeunes gens chaque jour. Il usurpa également le trône d'Iran après avoir tué le roi légitime, Jamshid. Afrâsyâb est le plus important roi touranien, éternel adversaire des Iraniens. Il vengea son ancêtre Tur, déclenchant par là une série de guerres interminables entre Iraniens et Touraniens. Voir l'article sur le *Livre des Rois de Ferdowsi* dans le même volume.

⁶ Y. Yamanaka, « From Evil Destroyer to Islamic Hero : The transformation of Alexander the Great's Image in Iran », *Annals of Japan Association for Middle East Studies*, 8 (1993), p. 55-87 et spéc. p. 65-70.

La littérature pehlevie se fait l'écho de ces prétentions. La *Lettre de Tansar* (c. 557-570), supposément écrite par un ministre d'Ardashir au roi du Tabaristan explique que le nouveau souverain iranien a vengé Dârâ contre les descendants d'Alexandre, et qu'il est venu pour reconstruire ce que ce dernier avait détruit¹. Dans *Kârnamag-i Ardashir-i Bâbagân*, un roman pehlevi écrit vers 600, Alexandre est présenté comme l'un des pires ennemis d'Ahura Mazda et anachroniquement identifié comme un *Rûmi*, un Romain, l'ennemi détesté des Sassanides. Associé à Ahriman, il n'a apporté au monde qu'impureté, injustice et misère². Le *Dînkard*, une encyclopédie zoroastrienne compilée au IX^e siècle, l'accuse d'avoir brûlé l'Avesta, le texte sacré des Zoroastriens, dont une partie seulement est censée nous être parvenue et dont la version originelle aurait péri dans l'incendie de Persépolis³. Dans l'*Ardâ Wirâf Nâmag* (IX^e siècle), il est également accusé d'avoir fait exécuter sauvagement une grande partie des prêtres, des savants et de la noblesse iranienne⁴. Ces textes reflètent le regard officiel porté sur Alexandre par la dynastie sassanide et le clergé zoroastrien à cette époque. Il est difficile de savoir dans quelle mesure une telle opinion était partagée par la population cosmopolite et pluriconfessionnelle de l'empire sassanide.

Après la conquête islamique, l'image d'Alexandre change complètement : de nouveaux récits font de lui le fils du roi iranien Dârâb et le demi-frère aîné de Dârâ ; il devient donc un souverain tout à fait légitime. La première source à lui attribuer une telle ascendance est le *Kitâb al-Akhbâr al-Tiwâl* de Dinâwarî (m. 895), un savant musulman d'origine persane qui écrivit ses *Annales* en arabe tout en développant particulièrement tout ce qui pouvait intéresser les Persans. Dans ce texte, Alexandre est présenté comme le fils de Dârâb et de la fille de Philippe le Macédonien, mariée au roi perse en gage de paix, puis répudiée à cause de sa mauvaise haleine et renvoyée chez son père, alors qu'elle était enceinte⁵. Cette « iranisation » d'Alexandre est probablement un calque de son « égyptianisation » par le roman du Pseudo-Callisthène : Alexandre y était devenu le fils de Nectanebo, roi d'Égypte, qui aurait séduit Olympias, la femme de Philippe, grâce à la sorcellerie. Dinâwarî s'est sans doute inspiré du *Khwadây-nâmag*, une chronique compilée en pehlevi sous les Sassanides et traduite en arabe par Ibn al-Muqaffa' sous le titre de *Siyar mulûk al-Furs* vers le milieu du VIII^e siècle, mais celle-ci ne nous étant pas parvenue, nous ignorons quelle version de la naissance d'Alexandre y était donnée⁶. Il est aussi possible qu'il ait eu accès à la version orale ou écrite de la traduction arabe du roman du Pseudo- Callisthène.

Le *Ta'rikh al-rusul wa al-mulûk* de Tabarî (839-923) contient des informations contradictoires sur Alexandre, émanant de diverses sources. Tantôt il est contacté par les grands du royaume iranien, soucieux d'échapper à l'oppression du règne de Dârâ, ou bien il est le fils de Dârâb comme chez Dinâwarî, tantôt au contraire il apparaît comme celui qui détruit les villes et temples du feu, met à mort les prêtres et les nobles, et morcelle le royaume

¹ L'original pehlevi de la *Lettre de Tansar* et sa traduction en arabe par Ibn al-Muqaffa' sont perdus, mais nous disposons d'une traduction persane du XIII^e siècle par Ibn al-Isfandiyâr dans son *Târikh-e Tabaristân*. Cette version est traduite par M. Southgate, *Iskandarnamah : A Persian Medieval Alexander-Romance*, New York, Columbia University Press, 1978, p. 187 ; *Lettre de Tansar au roi de Tabaristan*, traduction de J. Darmsteter, *Journal Asiatique* 1 (1894), texte p. 201-204 et traduction p. 503-506

² Southgate, *Iskandarnamah*, *op. cit.*, p. 187-188 ; *The Karnamak i Artakhshir i Papakan*, éd. et trad. J. Mashkur, Téhéran, 1329/1950, p. 27 ; traduction française, *La geste d'Ardashir, fils de Pâbag*, traduit du pehlevi par F. Grenet, Die, Édition À Die, 2003, p. 53 et 55.

³ *Dînkârd*, III, 5 ; traduction de J. de Menasce, *Le Troisième Livre du Dênkart*, Paris, Publications orientalistes de France, coll. « Travaux de l'Institut d'Études Iraniennes de l'Université Paris III », 1972, chap. 345, p. 317-318.

⁴ Southgate, *Iskandarnamah*, *op. cit.*, p. 178 ; traduction française : *Le Livre d'Ardâ Virâz*, translittération, transcription et traduction du pehlevi par Ph. Gignoux, Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations/Institut français de recherche en Iran, coll. « Bibliothèque Iranienne », 1984, p. 145-146.

⁵ Dinâwarî, *Kitâb al-Akhbâr al-Tiwâl*, Leiden, 1888, p. 31-41.

⁶ Sh. A. Shahbâzi, « On the Xwadây-nâmag », *Iranica Varia. Papers in Honor of Professor Ehsan Yarshater*, *Acta Iranica* 30, Leiden, Brill, coll. « Textes et Mémoires », 1990, p. 208-229.

entre les siens¹. À l'époque de Tabarî, il existait donc plusieurs points de vue différents sur le grand conquérant macédonien.

Al-Mas'ûdi, qui écrit ses *Prairies d'or* vers 943, ne mentionne pas la version persane de la naissance d'Alexandre, consacre beaucoup de place à ses expéditions, et enrichit son récit de discours moralisateurs attribués à vingt-neuf sages². Hamzah ibn al-Hasan al-Isfahânî (893-970) présente Alexandre négativement : il a tué Dâra, assiégé les cités iraniennes, fait beaucoup de mal et versé le sang en abondance³. Abu 'Ali Mohamad Bal'ami a traduit l'histoire de Tabari en 936, tout en développant la partie consacrée au Macédonien (naissance iranienne et conquêtes)⁴. Biruni est le seul à décrire son ascension en Grèce avant ses conquêtes à l'est. Il lui attribue la construction du mur contre Gog et Magog et suit la version du Pseudo-Callisthène pour relater ses expéditions ; il évoque l'ascendance iranienne du conquérant, mais pour la réfuter⁵. Dans le *Fârsnâme* d'Ibn al-Balkhi au XII^e siècle, Alexandre est présenté comme un roi juste⁶. Dans le *Mojmal al-Tavârikh va'l-qesas* anonyme, il est le fils de Nectanebo, comme dans le Pseudo-Callisthène⁷.

Chez les premiers historiens musulmans, Alexandre n'est donc pas entièrement ni toujours un personnage positif : des traits de caractère peu souhaitables ternissent l'image du preux conquérant. Ce point de vue va cependant évoluer, en particulier grâce à son assimilation à une figure coranique.

À partir du *Commentaire coranique* de Tabari, en effet, Alexandre est identifié à Dhû'l-Qarnayn, le « Bicornu », un homme de bien mentionné dans le Coran (XVIII/83-98), qui a obtenu la puissance sur la terre, s'est frayé un chemin jusqu'aux confins de l'ouest et de l'est, et a construit, à la demande d'un peuple opprimé, un rempart d'airain contre les incursions des Yâjûj et Mâjûj, peuples barbares et sanguinaires assimilables aux Gog et Magog des écrits bibliques. Le mot arabe *qarn* signifie « corne », « sommet », « premier rayon de soleil », ou encore « siècle ». À partir des différents sens de ce mot, les auteurs ont tenté d'expliquer, sans être entièrement convaincants, pourquoi Alexandre a été ainsi appelé : parce qu'il a visité l'est et l'ouest, parce qu'il est entré dans la lumière et l'obscurité, parce que sa vie est à cheval sur deux siècles, parce qu'il avait deux mèches de cheveux bizarrement disposées, etc. Or, le Dhu'l-Qarnayn coranique apparaît aussi dans l'histoire qui met en présence Moïse et Khidr, lui-même présenté comme ayant connu Abraham, ce qui ferait d'Alexandre un contemporain d'Abraham et de Moïse, anachronisme évident. C'est pourquoi certains auteurs, notamment Ibn Hishâm (m. 829), refusent de reconnaître en lui Alexandre et l'identifient plutôt à un roi yéménite.

Les récits liés à Dhû'l-Qarnayn sont en réalité issus de légendes édifiantes et apocalyptiques des chrétiens et des juifs de langue araméenne, qui dessinent l'image d'un prophète de l'universalité, proclamant le Dieu unique, instrument de la Providence (St Éphrem, Jacques de Saroudj, Flavius Josèphe, le Talmud)⁸. Sous l'influence de l'interprétation coranique de ces textes, Alexandre va être de plus en plus considéré comme un croyant et un proto-musulman ; par contre, les commentateurs ne s'accordent pas tous sur

¹ Tabarî, *Ta'rikh al-rusûl wa al-mulûk*, éd. J. Barth *et al.*, Beyrouth, 1962-1965, I, p. 693-694, 697, 701.

² Al-Mas'ûdi, *Murûj al-Dhahab*, Beyrouth, 1965-1966, I, p. 318-332

³ Al-Isfahânî, *Târikh sinî mulûk al-'arz wa al-anbiya*, Téhéran, Enteshârât-e Bonyâd-e farhang-e Irân, 1346/1967, p. 39-40

⁴ Bal'ami, *Tarjome va taklame-ye târikh-e Tabari*, éd. par M. T. Bahâr, Téhéran, 1962, p. 692-720.

⁵ Al-Biruni, *Âthâr al-Bâqiyya 'an al-qurûn al-khâlîyya*, trad. en persan par A. Dânâseresht, Téhéran, 1942, p. 59-66

⁶ *Fârsnâme*, éd. G. Le Strange et R. A. Nicholson, Londres, 1921, p. 15-16 et 55-57.

⁷ *Mojmal al-Tavârikh va al-qesas*, éd. par M. T. Bahâr, Téhéran, 1940, chap. 4.

⁸ Voir les articles de J.-P. Rothschild, « Alexandre hébreu, ou Micromégas », p. 27-42, et Alain Desreumaux, « Alexandre, la couronne et la croix. Le rêve syriaque du royaume perdu », p. 43-49, *Alexandre le Grand. Figure de l'incomplétude*. Actes de la Table Ronde de la Fondation Hugot du Collège de France (31 mai 1997), F. de Polignac (dir.), Rome, Mélanges de l'École Française de Rome, coll. « Moyen Âge », 2000.

sa qualité de prophète¹. Il devient peu à peu un roi pieux qui prépare le monde à recevoir la Religion du Dieu Unique par l'unification des peuples.

Mais alors que les récits arabes orientaux sur Iskandar restent assez peu nombreux (traduction arabe de la version syriaque du roman du Pseudo-Callisthène au IX^e siècle, roman populaire en arabe *Sirat al-Iskandar*)², la tradition iranienne va s'emparer du personnage, enrichir son histoire de nombreux développements, et en faire une figure épique et exemplaire de premier plan : un héros, un sage, parfois même un prophète³.

Les romans d'Alexandre persans qui nous sont parvenus peuvent être divisés en deux groupes, selon leur forme et le public visé. La tradition courtoise, écrite pour une audience cultivée, est versifiée et emprunte la forme du *mathnavi* ; la tradition populaire est en prose. Le premier poème consacré à Alexandre, d'esprit épique, est inclus dans le *Livre des Rois* de Ferdowsi (c. 1010). Nezâmi écrit ensuite un « roman d'Alexandre » divisé en deux parties, intitulées le *Livre de l'Honneur (Sharaf-nâme)* et le *Livre du Succès (Eqbâl-nâme)*, c. 1202). Amir Khosrow Dehlavi compose un *Miroir alexandrin (Â'yene-ye Eskandari)*, 1300). 'Abd al-Rahmân Jâmi termine son *Livre de la Sagesse alexandrine (Kherad-nâme-ye eskandari)* en 1484. En dehors de ces quatre textes principaux, on peut également mentionner la *Morale alexandrine (Â'in-e Eskandari)*, 1543) de Zeyn al-'Âbedin 'Abdi Shirâzi, le *Livre d'Alexandre (Eskandar-nâme)* de Badr al-dîn Kashmiri (XVI^e siècle), le *Rempart d'Alexandre (Sadd-e Eskandar)* de Thanâ'i Mashhadi (XVI^e siècle), et le *Sekandar-nâme* de Hasan Beg 'Etâbi Takallu (m. c. 1611). Les deux versions en prose les plus importantes sont l'*Eskandar-nâme* anonyme composé entre le XII^e et le XIV^e siècle, et la deuxième partie du *Livre de Dârâb (Dârâb-nâme)* d'Abu Tâher Tarsusi⁴.

L'Alexandre de Ferdowsi : une « figure de l'incomplétude »⁵

L'histoire d'Alexandre s'étend dans les parties du *Shâhnâme* consacrées aux règnes de Dârâb, Dârâ et Alexandre, et compte environ 3000 distiques⁶. Dârâb entre en guerre avec le roi de Rum, Feylequs/Philippe. Il le vainc, et le traité de paix conclu est scellé par le mariage de la belle Nâhid, fille de Feylequs, avec Dârâb. Il s'en lasse à cause de sa mauvaise haleine et la renvoie chez son père, ignorant qu'elle est enceinte. Lorsque l'enfant naît, elle l'appelle Eskandar/Alexandre, Philippe le fait passer pour son propre fils et le désigne comme l'héritier légitime du trône de Macédoine. Entre-temps, Dârâb a pris une autre femme, iranienne cette fois, qui lui a donné un autre fils, appelé Dârâ/Darius III. C'est lui que Dârâb mourant désigne comme héritier du trône de Perse.

Élevé par Aristote, Alexandre est sage et instruit, alors que Dârâ fait preuve d'un caractère faible, tyrannique, irréfléchi et belliqueux. Il se montre injuste avec son peuple et exige que tous les pays voisins lui fassent allégeance, ce qui justifie l'entreprise conquérante d'Alexandre, dès lors présentée non comme une invasion violente guidée par l'appétit du lucre, mais comme une obligation pesant sur le jeune Eskandar, instrument des desseins

¹ M. Watt, « Iskandar », *Encyclopédie de l'islam* 2, Leiden, Brill, 1978, IV, p. 133.

² M. Grignaschi, « La figure d'Alexandre chez les Arabes et sa genèse », *Arabic Sciences and Philosophy*, vol. 3, Cambridge, CUP, 1993, p. 205-234 ; F. de Polignac, « Échec de la Perfection, perfection de l'inachevé. Le renversement du sens dans la légende arabe d'Alexandre », *Alexandre le Grand. Figure de l'incomplétude*, op. cit., p. 75-84.

³ Certains aspects du sujet ont été traités dans E. E. Bertels, *Roman ob Aleksandre i ego glavnye versii na vostoke*, Moscou, 1948 ; H. Safavi, *Eskandar va adabiyât-e Iran*, Téhéran, 1364/1985 ; *Alexandre le Grand dans les littératures occidentales et proche-orientales*, Actes du colloque de Paris, 27-29 novembre 1997, L. Harf-Lancner et Cl. Kappler (dir.), Nanterre, Centre des Sciences et de la Littérature, Université Paris X-Nanterre, 1999 ; *The Problematics of Power, Eastern and Western Representations of Alexander the Great*, M. Bridges et J. C. Bürgel (dir.), Bern, Peter Lang, 1996 ; *Alessandro Magno, storia e mito*, op. cit. ; *Alexandre le Grand, figure de l'incomplétude*, op. cit.

⁴ W. L. Hanaway, « Eskandar-nâma », *Encyclopaedia Iranica*, 1998, VIII, p. 609-612.

⁵ Formule empruntée à F. de Polignac et à l'ouvrage collectif du même nom.

⁶ Ferdowsi, *Shâhnâme. Kriiticheskii tekst*, éd. Bertels, Moscou, 1960-1971 ; Ferdowsi, *Le livre des Rois*, trad. J. Mohl, Paris, Adrien Maisonneuve, 1977.

mystérieux qui régissent le monde. Alexandre est, en quelque sorte, appelé par le destin à remplacer par une ère de justice le règne injuste de son demi-frère. L'Iran peut donc s'enorgueillir d'avoir engendré le conquérant du monde, plutôt que de s'affliger de lui avoir succombé.

Alexandre refuse de se soumettre à Dârâ et se prépare à la guerre. Cependant, il tente une dernière fois de fléchir son demi-frère en se rendant en personne à sa cour, déguisé en ambassadeur. Dârâ soupçonne immédiatement son ascendance : « Ta prestance et ton visage portent la marque des Keyanides ». Malgré ses dénégations, Alexandre est démasqué, mais réussit à s'enfuir. Dârâ lui livre trois batailles, qu'il perd toutes, avant de demander la paix. Alexandre offre de lui conserver sa royauté, mais Dârâ se fait traîtreusement agresser par deux de ses vizirs. Désolé, Alexandre accourt, les deux hommes se reconnaissent comme frères, et Dârâ, avant de d'émettre son dernier souffle, investit en quelque sorte Alexandre, lui dictant ses dernières volontés et lui donnant en mariage sa fille Rowshanak, afin qu'il perpétue la lignée des Keyanides et protège la religion zoroastrienne. Les traîtres sont punis, et les Iraniens couronnent Alexandre qui devient donc légitimement roi d'Iran ! Il n'est fait aucune mention de l'incendie de Persépolis.

Il poursuit ensuite sa progression vers l'est (Inde), et l'ouest (Péninsule arabique, Égypte), mais dans aucun des autres pays conquis il ne se proclame souverain, préférant placer sur le trône des autochtones, à condition qu'ils lui fassent allégeance : il conserve au roi indien Keyd sa souveraineté, remplace Four le rebelle par l'Indien Savorg, chasse l'usurpateur Khoza du trône du Hijaz et du Yémen pour y rétablir l'héritier légitime, Nasr. Le roi d'Égypte Qeytoun se soumet à lui.

Les gouvernants conquis, lorsqu'ils sont justes, ne lui sont en rien inférieurs, et le surpassent parfois en sagesse. Lorsqu'il somme la reine d'Andalousie, Qeydafa, de se soumettre, elle lui répond avec dignité en le rappelant à la raison. Alexandre dirige alors son armée vers le pays de Qeydafa et prend la forteresse du roi Feryân dont la fille a épousé un fils de Qeydafa, Qeyderush. Il ruse pour s'attirer la bienveillance de la reine en accordant sa grâce au couple, et se rend incognito en ambassadeur chez elle. Elle le démasque aussitôt (« Même la poussière sait que tu es Alexandre ! ») et lui donne presque maternellement une bonne leçon d'humilité, de grandeur d'âme et de magnanimité : la grandeur d'un roi tient à la faveur de Dieu et du destin, elle réside non dans sa capacité à écraser l'adversaire, mais au contraire à l'épargner et à se montrer généreux, en particulier s'il s'agit d'un autre souverain. Alexandre reconnaît intérieurement la supériorité de la reine et renonce à conquérir l'Andalousie.

Lorsqu'il promet imprudemment aux Brahmanes de leur donner ce qu'ils désirent, ceux-ci lui demandent l'immortalité, le renvoyant à sa condition humaine et blâmant son orgueil et son attitude sanguinaire. Et lorsqu'il se fait démasquer par l'empereur de Chine Fâqfur, celui-ci lui donne une leçon cinglante, le ramenant à la dimension d'un homme qui doit tout à la faveur divine. Il l'humilie par sa générosité, méprisant en homme supérieur les richesses que convoite Alexandre. Il se présente comme un adorateur de Dieu et non des rois, évitant de verser le sang pour cette raison. Il lui est indifférent de passer pour quelqu'un qui s'est soumis à Alexandre, car il possède une souveraineté que rien ne peut entamer. Et là aussi, comme avec Qeydafa, Alexandre renonce à la conquête.

Après de nombreuses aventures qui lui font visiter des pays étranges et rencontrer des êtres mystérieux, il parvient aux confins du monde. Il entre dans la Contrée des Ténèbres, guidé par Khezr (le Khidr coranique), mais il se perd et seul Khezr parvient à la source de l'Eau de la Vie. Désormais de nombreux présages annoncent sa mort prochaine. Il partage la terre entre les princes persans selon le conseil d'Aristote, écrit à sa mère, meurt et est enterré à Alexandrie. Les sages grecs moralisent au-dessus de son cercueil.

L'Alexandre de Ferdowsi est un être humain qui est allé jusqu'aux extrêmes de la condition humaine, qui bénéficie de l'assistance divine, et qui est doté de qualités et de talents exceptionnels. Il irradie la lumière royale des Keyanides, il est sage, pur, et cherche les mystères. Mais il est affecté de deux vices redoutables, l'orgueil présomptueux et l'avidité (*âz*). Esclave de ses passions, il n'apparaît jamais comme un personnage détestable, mais au contraire comme un être émouvant, que sa faiblesse humanise. Face aux avertissements qu'il reçoit sur sa condition de mortel, il se montre désarmé et vulnérable. Puis il retourne malgré lui à ses conquêtes, écrasé sous le poids de son destin. Il y a en lui une lutte entre la conquête de la toute-puissance et de la connaissance terrestres, et la découverte de son intériorité qui l'appelle au renoncement. C'est un personnage tragique qui ne peut échapper à ce qui lui a été imparti par le décret divin.

Deux moyens permettent d'échapper partiellement à un destin adverse : la sagesse et la fuite du monde. La sagesse est une prise de conscience : ayant perdu ses illusions sur le monde, l'homme y renonce et ne cherche plus à y demeurer que par le renom que lui vaut une conduite sans reproche. Alexandre en mourant si jeune, le cœur brisé mais résigné, rentre dans le rang, est ramené à la voie moyenne, à la commune mesure, à sa dimension réelle. Ferdowsi lui oppose Key Khosrow, qui, arrivé au sommet de la gloire, abandonne le trône et disparaît dans la montagne au milieu d'une tempête de neige, préférant l'éthique à la politique et réussissant ainsi une certaine immortalisation qu'a manquée sa contre-figure Alexandre¹.

Ce portrait plutôt positif d'Alexandre n'est pas suivi avec cohérence dans l'ensemble du *Livre des Rois*, comme l'a montré Yuriko Yamanaka. Dans certains passages, en particulier dans les chapitres consacrés aux rois postérieurs à Alexandre, celui-ci est présenté comme un ennemi de l'Iran. Sur le conseil de son maître Aristote, il divise l'empire d'Iran entre les nobles, afin d'empêcher la réunification et de protéger la prospérité de Rum. Il est mis au rang des rois injustes, aux côtés de Zahhâk et Afrâsyâb. Il est rendu responsable de la haine ancienne entre Iran et Rum, accusation qui correspond au contexte historique de l'époque sassanide, à laquelle remontent ces traditions, et aux guerres qui opposaient alors l'Iran et l'Empire byzantin. Il est mentionné comme destructeur du trône de Taqdis, symbole de la souveraineté de l'Iran, construit par Fereyduh après sa victoire sur Zahhâk et restauré dans sa splendeur par le sassanide Khosrow II². Cette ambiguïté trahit la diversité des sources employées par Ferdowsi³.

L'Alexandre de Nezâmi : un sage et un prophète

Le roman de Nezâmi se compose de deux parties : le *Sharafnâme* présente Alexandre comme roi et guerrier tandis que l'*Eqbâlânâme yâ Kheradnâme-ye Eskandari* le dépeint comme sage et prophète⁴. Le poète puise dans des sources plus diversifiées que Ferdowsi, fait

¹ Je tiens ici à remercier chaleureusement Claire Kappler qui m'a initiée à la connaissance de l'Alexandre de Ferdowsi et m'a généreusement offert ses nombreux articles sur le sujet, articles dont cette partie s'inspire largement : C. Kappler, « Alexandre le Grand en littérature persane classique : est-il devenu un mythe ? », *Luqmân*, XIV, 2 (1998), p. 17-31 ; « Alexandre le Grand et les frontières », *Frontières terrestres, frontières célestes dans l'Antiquité*, A. Rousselle (dir.), Perpignan/Paris, Presses Universitaires de Perpignan/De Boccard, 1995, p. 271-385 ; « Alexandre dans le *Shâh Nâma* de Firdousi : De la conquête du monde à la découverte de soi », *The Problematics of Power*, op. cit., p. 165-190 ; « Alexandre et les merveilles dans le *Livre des Rois* de Firdousi », « *Et c'est la fin pour quoy sommes ensemble* ». *Mélanges offerts à Jean Dufournet*, Paris, Champion-Slatkine, 1993, p. 759-773 ; « Le roi "au cœur éveillé". Images du désir et de la mort dans la littérature persane classique », *Alexandre le Grand, figure de l'incomplétude*, op. cit., p. 85-95.

² Y. Yamanaka, « Ambiguïté de l'image d'Alexandre chez Firdawsî : les traces des traditions sassanides dans le livre des Rois » in *Alexandre le Grand dans les littératures occidentales et proche-orientales*, op. cit., p. 341-353.

³ Cf D. Davis, « The Problem of Ferdowsi's Sources », *JAOS* 116/1 (1996), p. 48-57.

⁴ Nezâmi, *Eskandar-nâme*, éd. Vahid Dastgerdi, Téhéran, 1335/1956 ; traduction anglaise de W. C. Clarke, *The Sikandar Nâma e Barâ*, Londres, 1881 ; traduction allemande de J. C. Bürgel, *Das Alexanderbuch, Iskandarnâme*, Zurich, 1991 ; traduction italienne de C. Saccone, *Il libro della fortuna d'Alessandro, Eqbâlânâmeh*, Milan, Rizzoli, 1997 ; P. J. Chelkowski, « Nizâmî's *Iskandarnâmeh* », *Colloquio sul Poeta Persiano Nizâmî e la leggenda iranica di Alessandro Magno*, Roma,

fait alterner des passages didactiques (*andarz*) et lyriques avec le récit (*dâstân*), et introduit certaines innovations formelles (deux vers de *mathnavi* appelant l'échanson ou le musicien à exercer leur art précèdent chacune des sections du livre)¹. Si la première partie relève du récit épique, la seconde est plutôt didactique, et les anecdotes ne font qu'appuyer ou illustrer le propos du poète qui présente Alexandre comme un modèle de souverain parfait, juste et sage.

Ce poème sur Alexandre fait partie d'un ensemble de cinq *mathnavis*, la *Khamseh*, une manière d'agencer des récits poétiques qui deviendra une tradition ; c'est le dernier et le plus long de la série (dix mille distiques). Trois de ces cinq poèmes sont inspirés de faits traités par Ferdowsi dans le *Livre des Rois : Khosrow et Shirin, Les Sept Portraits*, et le *Livre d'Alexandre*. Nezâmi y a remanié les matériaux trouvés chez Ferdowsi en diversifiant ses sources ; il en a fait des « miroirs de prince », des histoires exemplaires à visée didactique. Cependant, si les rois sassanides Khosrow Parviz et Bahrâm Gur sont présentés comme des êtres immatures ayant besoin d'une sérieuse éducation pour devenir de bons souverains, Alexandre est d'ores et déjà un prince idéal à la recherche d'une perfection non seulement politique, mais aussi humaine et spirituelle.

Nezâmi commence par énoncer trois récits contradictoires de la naissance d'Alexandre, en prenant parti pour celle qui fait de lui le fils de Philippe de Macédoine. Élevé et conseillé par Aristote, il devient roi à la mort de Philippe, vole au secours des Égyptiens attaqués par leurs ennemis, les Zangis noirs², et fonde Alexandrie. Il décide ensuite de cesser de payer le tribut au Perse Dârâ, un roi injuste et belliqueux. La guerre éclate, Dârâ est tué par deux de ses sujets avec l'accord d'Alexandre, qui regrette ensuite son acte. Il hérite du trône de Perse, épargne les princes iraniens, épouse Rowshanak et fait détruire les temples zoroastriens, se disant envoyé par Dieu pour appeler les hommes à la vraie foi. Il décide ensuite de partir visiter le monde.

Les territoires arabes se soumettent à lui et il visite la Ka'ba à la Mekke. Il abolit le culte du feu en Arménie, puis se rend à Bardâ', où vit la reine Nushâbe (Candace) qui règne sur une population exclusivement féminine. Elle reconnaît Alexandre sous son déguisement de messenger et signe un traité de paix. Il conquiert ensuite l'est, visite le repère de Key Kâvus, et boit à la coupe de Jamshid. Il se rend en Inde où le roi Keyd conclut un traité de paix en lui envoyant quatre présents, et poursuit vers la Chine dont le roi se soumet après des négociations serrées et une dispute entre peintres grecs et chinois. Par contre, il est contraint de livrer sept batailles aux Rus³ qui ont capturé Nushâbe. Avant de rentrer à Rum/Byzance, il visite la Terre des Ténèbres, rencontre Khezr, et ne parvient pas à la source de l'Eau de Vie.

La conquête terrestre annonce la mission prophétique : Alexandre ne cherche pas tant à former un empire qu'à délivrer des peuples opprimés par des ennemis extérieurs ou de mauvais rois (les Égyptiens envahis par les Zangis, la reine Nushâbe enlevée par les Rus, les Iraniens sous le joug de Darius et du clergé zoroastrien, la construction d'un rempart contre les forces hostiles). Il n'est pas grisé par l'ivresse de la guerre, s'attriste des pertes humaines et des atrocités commises, et évite autant que possible de verser le sang, préférant conclure des accords avec les rois et se montrer clément envers les vaincus. Il n'apparaît pas pour autant désincarné ou totalement paré de sainteté : il reste un homme aux passions fortes, parfois débordé par ses pulsions et ses colères.

Accademia Nazionale dei Lincei, 1977, p. 11-53 ; J. C. Bürgel, « Conquérant, philosophe et prophète : l'image d'Alexandre le Grand dans l'épopée de Nezâmi », *Pand o Sokhan, Mélanges offerts à C.-H. de Fouchécour*, édités par C. Balay, C. Kappler et Z. Vesel, Téhéran, IFRI, coll. « Bibliothèque iranienne », 1995, p. 65-78 ; C.-H. de Fouchécour, « Alexandre, le macédonien iranisé », in *Alexandre le Grand dans les littératures occidentales et proche-orientales*, op. cit., p. 227-241.

¹ F. de Blois, « Eskandar-nâma of Nezâmi », *Encyclopedia Iranica*, 1998, VIII, p. 612-614.

² Le terme désigne différents peuples de cannibales. Il est également employé de manière péjorative, en référence à la couleur noire, indépendamment des origines ethniques de l'individu ainsi désigné.

³ Il s'agit ici des Varègues, des Vikings qui, au IX^e siècle, occupèrent la vallée du Dniepr et les rives de la Volga. Ils vivaient du commerce, de la piraterie et s'engageaient comme mercenaires, remontant le réseau fluvial de la future Russie jusqu'à la mer Caspienne et Constantinople.

Quant à l'*Eqbâlnâme*, il s'apparente aux biographies de philosophes et recueils de leurs paroles populaires chez les Arabes (cf. Hunayn b. Ishâq, *Kitâb Nawâdir al-Falâsifa wa'l-Hukamâ*, IX^e siècle ; Mubashshir b. Fatik, *Mukhtâr al-hikam*, XI^e siècle). Alexandre se consacre à la recherche de la sagesse : il remplit sa bibliothèque d'ouvrages de tous les coins du monde et s'entoure de grands esprits (Socrate, un sage indien, Aristote, Thalès, Apollonius, Porphyre, Hermès, Platon¹). À l'époque de Nezâmi, la philosophie ne comprenait pas seulement la physique, la métaphysique, l'éthique et la politique, mais aussi les sciences occultes (alchimie, astrologie, magie). Alexandre s'intéresse à toutes ces sciences, ainsi qu'à la médecine et à la musique. Il est lui-même un très grand sage qui s'isole dans un ermitage pour s'adonner à la prière et à la méditation.

Après avoir acquis la sagesse terrestre, il se tourne vers Dieu seul, est institué prophète et thaumaturge, et repart arpenter le monde en convertissant les peuples à la vraie foi, tandis que sa mère règne en son absence. La religion qui lui est attribuée n'est pas le christianisme comme l'avait fait anachroniquement Ferdowsi, mais un monothéisme qui annonce l'islam ; d'ailleurs, il s'équipe, à côté de l'Écriture Sainte, de trois recueils d'apophtegmes de Socrate, Platon et Aristote. Durant ce second voyage, il arpente les futurs domaines de l'islam, cette fois sans combattre (sauf à Jérusalem où il débarrasse les habitants de la ville d'un tyran). Cependant, son action prophétique consiste plus en une ouverture aux autres qu'en une prédication missionnaire : il fait de belles rencontres, discute avec des sages de tous horizons et connaît des aventures merveilleuses.

La clé de cette tolérance nous est offerte par Nezâmi vers la fin de cette partie. Alexandre rencontre un groupe d'homme pieux que le poète qualifie de « musulmans sans prophète », devenus serviteurs de Dieu par inspiration directe et grâce à des conclusions empiriques, professant une sorte de foi naturelle, telle que la préconisaient les philosophes arabes de l'école aristotélisante. Cette idée est développée et éclaircie dans le récit suivant, lorsqu'Alexandre parvient à une ville idéale, utopique, une cité heureuse où tous vivent dans la liberté, la confiance et l'égalité. Très impressionné, Alexandre renonce à sa mission et de fait, cette communauté est une *Umma* idéale, de beaucoup supérieure à l'islam que connaissait Nezâmi. Peu de temps après, notre héros est averti de l'approche de la mort et prend le chemin du retour. Son fils Eskandarus refuse la royauté et devient un pieux ermite. Le livre se clôt sur des sentences de sages et de philosophes. Alexandre est enterré avec une main sortant de son cercueil et remplie de terre, pour signifier que cette poussière est la seule chose que l'homme emportera dans l'Au-delà.

L'Alexandre de Nezâmi est d'ascendance non iranienne, mais il est plus près d'une grande figure mythique que celui de Ferdowsi, car il est investi d'un charisme prophétique. Il est mort jeune mais non prématurément, car il a accompli pleinement son destin en parcourant rapidement les différents âges de la vie : jeunesse fougueuse et combative, immersion dans le monde des sciences qui fait de lui un philosophe, et enfin recherche exclusive de Dieu qui lui permet d'accéder au statut de prophète. Ces trois aspects font de lui un souverain idéal selon le modèle d'al-Fârâbî et l'assimilent à l'archétype du vieillard juvénile. En effet, la triade conquérant – philosophe – prophète ne provient pas du Coran, mais de la philosophie politique de Fârâbî dans son livre sur la Cité idéale (*al-madîna al-fâdila*). L'homme parfait ne possède pas d'emblée ces trois qualités du chef idéal, mais il les acquiert progressivement, comme c'est le cas dans le *Roman d'Alexandre* de Nezâmi, grâce à un contact de plus en plus étroit de son intellect avec l'Intellect actif (*al-'aql al-fa'âl*), dernière émanation divine selon le néoplatonisme arabe².

¹ La chronologie est ici le cadet des soucis de Nezâmi, puisque le premier de ces philosophes, Thalès, a vécu au V^e siècle av. J.-C., et le dernier, Porphyre au III^e siècle apr. J.-C.

² *Al-Farabi on the Perfect State. Abu Nasr al-Fârâbî's Mabâdî' ârâ' ahl al-madîna al-fâdila*, A revised text with introduction, translation and commentary by Richard Walzer, Oxford, OUP, 1985.

Vers la littérature de sagesse et le « miroir de prince »

Avec le temps, les récits d'Alexandre persans sont de moins en moins épiques et s'apparentent de plus en plus à des œuvres sapientiales. Les parties narratives reculent devant les passages de type *andarz* (littérature de conseil) ou réflexion philosophique. La version d'Amir Khosrow Dehlavi¹ fait débiter chaque section par des conseils et réflexions, suivies d'une anecdote illustrative (*hekâyat*), puis de parties lyriques (éloge du vin et appel à l'échanson = *sâqi-nâme* ; louange et interpellation du musicien = *moghanni-nâme*). L'iranisation d'Alexandre est laissée de côté : il n'est plus question ni de son ascendance iranienne, ni de sa victoire en Iran et de son investiture par Dârâ, ni de son mariage avec Rowshanak. Les récits de la marche vers la Chine, du mur construit contre Gog et Magog, des conversations avec les philosophes et des attaques contre les adorateurs du feu, la querelle des peintres grecs et chinois sont reprises par le poète. Par contre, il omet l'expédition à la source de l'Eau de vie, pourtant capitale dans les premiers récits, et Alexandre n'apparaît pas comme un prophète. Le récit se clôt sur les versions contradictoires de sa mort et de son enterrement.

L'Alexandre d'Amir Khosrow est un prince pieux et savant, un homme sage et un explorateur-civilisateur. Son exploit le plus hardi est de se faire descendre au fond de l'océan dans une caisse en verre : il observe un monde marin peuplé de créatures extraordinaires, s'aventure jusqu'à la Montagne du Qâf et frôle la mort. Son guide, l'ange gardien de la mer, le sauve *in extremis*, mais lui pose aussi une question qui remet en cause toute sa vie : « Qu'as-tu gagné à tant voyager par terre et par mer ? ». Si l'auteur montre un vif intérêt pour les sciences naturelles, il se montre soupçonneux vis-à-vis de la philosophie grecque : contrairement à celui de Nezâmi, son Alexandre lutte contre les philosophes grecs parce qu'ils prétendent arriver à la connaissance de Dieu par la raison seule, sans le secours de la Révélation.

De même, *La sagesse d'Alexandre*, poème didactique composé par Jâmi entre 1485 et 1491², se focalise sur les entretiens d'Alexandre et de différents philosophes sur des questions philosophiques et morales. Les anecdotes, souplement rattachées à l'histoire d'Alexandre (éducation par Aristote, intérêt pour les paroles des sages, expéditions en Éthiopie, Iran, Inde, Chine, Russie, Khwârezm, Contrée des ténèbres, édification du mur contre Gog et Magog, rencontre avec les Brahmanes, escalade du mont Qâf et conversation avec un ange), ne sont que l'occasion de traiter de la renonciation et de l'ascétisme. L'ouvrage se compose de vingt-sept parties de soixante-quinze lignes chacune, commençant par un court récit (*dâstân*) ou des paroles d'un philosophe grec (*kherad-nâme*), suivi d'une anecdote (*hekâyat*) illustrant ou commentant le précédent passage, et se terminant sur une note bachique (*sâqi-nâme*). Il s'agit clairement d'un « miroir des princes », dédié au Timouride Soltân Hoseyn Bayqarâ, afin de lui donner, ainsi qu'à sa cour, un modèle de comportement.

L'ouvrage débute avec l'éducation d'Alexandre, et son accession au trône, que lui vaut sa sagesse : il s'en remet au peuple pour le choix d'un souverain, et c'est lui qui est élu. Une seconde partie est formée par les conseils recueillis par Alexandre auprès de sept sages grecs (Aristote, Platon, Socrate, Hippocrate, Pythagore, Esculape, Hermès). La troisième partie est

¹ Amir Khosrow Dehlavi, *Âine-ye Eskandari*, éd. J. Mirsaïdov, Moscou, Akademija nauk, 1977 ; Amir Khosrow, *Lo Specchio Alessandrino*, trad. et introd. A. M. Piemontese, Soveria Mannelli, Rubbettino Editore, 1999 ; J. C. Bürgel, « L'attitude d'Alexandre face à la philosophie grecque dans trois poèmes épiques persans... », *Alexandre le Grand dans les littératures occidentales et proche-orientales*, op. cit., p. 53-59 et spéc. 56 ; Piemontese, « Le submersible alexandrin dans l'abysse, selon Amir Khusrau », *Alexandre le Grand dans les littératures occidentales et proche-orientales*, op. cit., p. 253-271.

² Jâmi, *Kherad-nâme-ye Eskandari* dans *Haft Owrang* de M. Modarres-e Gilâni, Téhéran, Sa'di, 1366/1988, p. 912-1013 ; *Mathnavi-e Haft Owrang*, vol. 2, édité par A. Afsahzâd, J. 'Alishâh, A. Jânfedâ, Z. Ahrâri, H. A. Tarbiyat, Téhéran, Daftar-e Nashr-e Mirâth-e maktub, 1378/1999 ; C.-H. de Fouchécour, « Jâmi, conseiller des Princes ou Le livre de la Sagesse alexandrine », *Kâr-nâme*, 5 (1999), p. 11-31.

consacrée aux voyages d'Alexandre et aux leçons qu'il reçoit tout au long de son périple. La quatrième partie est centrée sur les signes précurseurs et la mort du héros. Un quart du texte est consacré à la narration, tandis que trois quarts énoncent des paroles de sagesse et des conseils adressés à l'homme plutôt qu'au souverain et présentant les bases de la vie soufie. La sagesse ultime consiste essentiellement en une recherche constante de la pauvreté, de l'humilité, de l'ascèse, du renoncement au monde, des valeurs, somme toute, fort peu précieuses.

Cette tradition se sert de la personne d'Alexandre comme d'un prétexte pour donner des conseils de vie et de gouvernement et présenter une sagesse et une vision du monde. Ce procédé remonte à la fiction littéraire des « Conseils d'Aristote », qui commence avec le *Roman* du Pseudo-Callisthène. Le couple du prince et de son conseiller a retenu l'attention des compilateurs de conseils en persan, qui se sont inspirés de sources arabes, s'appuyant elles-mêmes sur des textes grecs et iraniens. Les auteurs persans retrouvaient ainsi des conseils, soit disant d'origine étrangère, qui convenaient à merveille à la culture et à la morale persanes.

Le *Roman* du Pseudo-Callisthène contient trois lettres d'Alexandre, adressées à sa mère et à Aristote. Au Moyen-Orient, un deuxième *Roman*, épistolaire, où la correspondance entre Alexandre et Aristote est plus développée, se développe parallèlement aux traductions du Pseudo-Callisthène : les *Épîtres d'Aristote à Alexandre* (*Rasâ'il 'Aristâtâlîsa 'ilâ'l-Iskandar*) de Salim Abû'l-'Alâ, le secrétaire du calife omeyyade Hishâm 'Abd al-Malik (règne de 723 à 743), dont Grignaschi a établi qu'elles constituaient une traduction d'un auteur grec du V^e siècle, remaniée par un épistolographe hermétiste de Harrân¹. Ce second texte, tout en puisant beaucoup dans l'*Éthique à Nicomaque*, s'éloigne de la tradition byzantine pour se rapprocher du modèle sassanide. Il a, à son tour, donné naissance à trois recueils, étudiés par C.-H. de Fouchécour dans les *Moralia* : le *Lexique philosophique* présente la sagesse qui vient de la Grèce, les *Conseils des brahmanes à Alexandre* représentent la sagesse de Inde, le *Miroir des princes* est un héritage de la Perse.

Les pages consacrées par Ferdowsi à Alexandre sont, entre autres, un « recueil de conseils tissés dans la trame d'un récit dont ils donnent le sens »², mais l'auteur a pris beaucoup de liberté par rapport à ses modèles grecs et sassanides. Dans le *Roman d'Alexandre* de Nezâmi, Iskandar est lui-même un sage, qui a pour vizir Aristote ; il ne se limite pas à ses conseils, mais recherche tous les hommes qui ont atteint le bonheur. Nezâmi puise dans une tradition morale persane déjà bien constituée et qui s'exprime par elle-même sans que l'on puisse en déceler les sources³. Les imitateurs de Nezâmi s'orienteront dans la même voie, tout en remettant leur Alexandre au goût du jour et en le façonnant selon leurs propres centres d'intérêt : l'Alexandre d'Amir Khosrow est un sage curieux de tout et friand d'expériences scientifiques, celui de Jâmi un soufi de tendance sobre prêchant le renoncement.

Alexandre dans le roman populaire⁴ : un être trop humain voire un anti-héros ?

Le *Dârâb-nâme* d'Abu Tâher Tarsusi (XI^e-XII^e s.), qui fait partie de la littérature des conteurs professionnels de l'Iran médiéval, offre l'exemple d'un roman d'Alexandre original,

¹ M. Grignaschi, 1967, « Les Rasâ'il Aristâtâlîsa 'ilâ-l-Iskandar de Sâlim abû-l-'Alâ et l'activité culturelle à l'époque omeyyade », *BEO* 19 (1967), p. 7-83 ; M. Grignaschi, « *La Siyâsatu-l'ammîyya* et l'influence iranienne sur la pensée politique islamique », *Acta Iranica* 6 (1975), p. 33-287 ; M. Grignaschi, « L'origine et les métamorphoses du 'Sirr al-Asrâr' (Secretum Secretorum) », *Archives d'Histoire Doctrinale et Littéraire du Moyen-Âge*, 43 (1977), p. 7-112.

² C.-H de Fouchécour, *Moralia. Les notions morales dans la littérature persane du 9^e au 13^e siècle*, Paris, Éditions Recherches sur les civilisations, 1986, p. 79

³ Voir à ce propos les belles pages de Charles-Henri de Fouchécour, *Moralia*, *op. cit.*, p. 69-81.

⁴ Sur le roman populaire, voir W. L. Hanaway, *Persian Popular Romances before the Safavid Period*, Ph.D. diss., Columbia University, 1970 ; W. L. Hanaway, « Variety and Continuity in Popular Literature in Iran », *Iran : Continuity and Variety*, P. Chelkowski (dir.), New York, 1971, p. 59-75.

ainsi qu'une image inattendue du personnage. Il conserve la trace de traditions divergentes, liées en partie à la transmission orale, et mêle l'héritage préislamique aux représentations islamiques du personnage tout en y adjoignant le folklore. Cet ouvrage a été traduit et étudié par Marina Gaillard, à laquelle nous empruntons ces éléments de réflexion¹.

Dans le texte de Tarsusi, Alexandre, né de l'union de Nâhid et de Dârâb, est au moins à moitié iranien, ce qui fait de lui un héritier légitime du trône de Perse. Il l'est même un peu plus puisque Philippe, le père de sa mère, est dans la lignée de Fereyduh par son fils aîné, Salm qui reçut en partage la partie occidentale du royaume, identifiée à Rum, l'empire byzantin. En outre, Alexandre est légitimé dans sa personne, car il possède la gloire divine, *farr-e izadi*. Et pourtant cette légitimité va sans cesse être remise en cause, d'abord parce qu'il n'est pas reconnu par son père, puis à cause de son comportement immature et abusif, et enfin parce qu'il est constamment éclipsé par sa femme, l'Iranienne Burândokht.

Alexandre a reçu l'enseignement d'Aristote, mais cette sagesse n'aura qu'un temps, celui de l'enfance. À peine a-t-il accédé au trône de Rum qu'une première querelle l'oppose à Aristote et qu'il perd définitivement la totalité de ses connaissances. Avec cet accident, sa gloire divine s'assombrit. Son caractère est difficile : impatient, impulsif, coléreux, il s'emporte facilement et se laisse manipuler par son entourage. Irréfléchi, il prend des décisions hâtives et inadéquates dont il regrette souvent les conséquences, ou, à l'inverse, hésite et tergiverse quand la situation exigerait une prompt riposte. Il ne tire aucun profit des nombreuses leçons qui lui sont données par les sages ou les événements. Ses caprices et ses inconséquences relèvent de la puérité.

Dépourvu de sagesse, Alexandre ne brille pas non plus par son courage. Durant son adolescence, au cours de la guerre de succession que se livrent les fils de Philippe, il prend la fuite et se cache. Il lui faudra l'aide de deux femmes et un déguisement féminin pour qu'il réussisse à éliminer le dernier usurpateur. Il ne s'illustre pas non plus dans les guerres. Sa première expédition en Inde est un désastre : il se perd, son armée est anéantie et il doit demander de l'aide à Burândokht. Cette dernière lui assurera la victoire à de nombreuses reprises. Lorsqu'Alexandre réussit, c'est par des stratagèmes ou des actes de magie, et non grâce à son courage. Il s'entoure de sages avec lesquels il entretient des relations difficiles et qui sont chargés de trouver des solutions pour satisfaire les désirs de leur roi.

Il est un domaine où Alexandre œuvre de son mieux avec un certain succès : la conversion à l'islam des peuples idolâtres. De fait, Alexandre est moins motivé par le désir de conquérir le monde que par celui de le parcourir pour en voir les merveilles et amener à l'islam les pays traversés. Il est identifié au Dhû'l-Qarnayn du Coran et donc investi d'une mission prophétique. Cependant, même dans ce domaine, il se montre faible et préfère souvent ses désirs matériels à sa mission. Lors de sa rencontre avec les descendants de Mahâbil (pendant l'épisode grec des Brahmanes), il s'avère incapable d'apporter des réponses satisfaisantes et se fait reprendre sur la façon dont il parle de sa propre religion. Lorsqu'il propose à ses interlocuteurs de leur offrir ce qu'ils veulent (en pensant à des biens matériels), il lui est demandé l'absolution : la leçon porte donc sur son orgueilleuse prétention à se substituer à Dieu.

À Alexandre l'auteur oppose constamment Burândokht, fille de Dârâb. De lignée pure, elle a reçu de son père l'éducation traditionnelle des jeunes nobles iraniens et maîtrise à la perfection le maniement des armes et les arts du combat, ainsi que l'équitation et la chasse. Dotée d'une grande beauté, elle est également d'une force exceptionnelle, bien supérieure à celle d'Alexandre. Sa gloire divine est également plus puissante que la sienne. De surcroît,

¹ *Alexandre le Grand en Iran. Le Dârâb Nâme* d'Abu Tâher Tarsusi, traduit et annoté par M. Gaillard, Paris, Éditions De Boccard, 2005, surtout l'introduction, p. 9-90 ; Abu Tâher Tarsusi, *Dârâb-nâme-ye Tarsusi*, 1374/1996, éd. Dh. Safâ, 2 vol., Téhéran, Bongâh-e tarjome va nashr-e ketâb, rééd. 'Elmi va Farhangi, 1344-1346/1965-1968.

elle connaît le Nom suprême de Dieu. Son pouvoir est donc double, et elle en est investie selon la tradition de l'Iran préislamique et selon la tradition islamique.

En plus d'être une femme de terrain et une combattante hors pair, Burândokht est pourvue de toutes les qualités de cœur qui manquent à Alexandre. Généreuse, désintéressée, droite, vive, intelligente, dotée d'esprit d'initiative, elle fait également preuve de sensibilité et d'altruisme. Fidèle à la mémoire de son père qu'elle décide de venger, elle se lance dans une longue guerre dont le récit est tout entier destiné à glorifier son personnage aux dépens d'Alexandre. Elle finit par se rendre sans qu'aucune explication plausible soit donnée, et épouse Alexandre. Elle évoque, d'après Hanaway, le culte de la déesse avestique des eaux et de la guerre Anâhita, déesse investie du pouvoir d'apporter son aide aux héros luttant contre les ennemis de l'Iran, et de légitimer les rois par sa présence lors de leur intronisation¹. De fait, c'est elle qui, prenant Alexandre par la main, le fait asseoir sur le trône et le proclame roi.

Le narrateur combine assez heureusement deux traditions *a priori* difficilement conciliables : celle de l'Iran, dont la sensibilité à l'égard de celui qui fut l'ennemi historique de l'Iran est ainsi épargnée, Alexandre demeurant avant tout un roi étranger assez sot dont la conquête n'est couronnée de succès que grâce à l'aide de l'Iranienne, et celle de l'Islam, Alexandre en tant que champion de la foi constituant une figure édifiante pour l'auditoire dans un contexte historique de guerres contre l'ennemi de l'Ouest, qu'il ait été byzantin ou croisé.

Alexandre apparaît aussi dans l'*Eskandar-nâme* anonyme (XII^e-XIV^e siècles), traduit par Minoo Southgate², un récit d'aventures présentant des ressemblances avec *Samak-e Ayyâr*³. Alexandre est le fils du roi perse Dârâb et de la fille de Philippe de Macédoine, répudiée avant la naissance du futur conquérant. Dârâb a pour mère la fille du roi de Kashmir. Après avoir pris l'Iran, il se lance à la conquête du monde : Oman, Inde, Péninsule arabique, Égypte, Andalousie, Terre des Ténèbres, Turkestan, Chine, contrées magiques des Fées, des Géants et des Zanj, domaine de Gog et Magog. De nombreux épisodes sont récurrents : Alexandre se déguise très souvent en messager pour visiter les rois qu'il n'affronte que s'ils refusent de se soumettre ; dans chaque contrée, il épouse la fille du roi ou la reine ; les sujets du souverain qui s'est soumis fomentent des complots qui sont heureusement éventés ; il obtient la conversion à l'Islam des peuples et de leurs souverains. Le récit contient des éléments caractéristiques de la littérature semi-populaire, tels que l'existence de femmes guerrières (Soheyl, la fille du roi du Yémen), des épisodes merveilleux (longs affrontements avec les fées, les géants et les Zangis cannibales dans la deuxième partie du récit). Il inclut également d'autres matériaux hétérogènes : folklore religieux, légendes des prophètes, chroniques des rois iraniens. L'expédition à la Contrée des ténèbres avec Khezr se conclut classiquement par l'échec d'Alexandre à boire l'Eau de la Vie. La partie finale ressemble davantage à l'*Eskandar-nâme* de Manucehr Khân Hakim⁴, où le héros affronte surtout des créatures surnaturelles (fées, démons) ou des bandits d'honneur, et recourt fréquemment à la magie.

Contrairement à ce qu'affirme Hanaway⁵, l'image qui est donnée d'Alexandre n'est pas aussi négative que dans le récit de Tarsûsi : il n'est ni « un souverain idiot et indécis », ni « un esclave de sa passion pour les femmes et le sexe », même si l'on trouve quelques anecdotes croustillantes (l'aiguillette nouée face à la fille du roi de Kashmir, la jalousie des autres épouses), ni une « figure comique d'homme à multiples femmes avec les problèmes

¹ W. L. Hanaway, « Anâhitâ and Alexander », *Journal of the American Oriental Society* 102/2 (1982), p. 285-295.

² *Eskandar nâme*, éd. par I. Afshâr, Téhéran, Bongâh-e Tarjome va Nashr-e Ketâb, 1343/1964 ; *Iskandarnamah, A Persian Medieval Alexander-Romance*, trad. M. S. Southgate, New York, Columbia University Press, coll. « UNESCO Collection of Representative Works », 1978.

³ M. Gaillard, *Le Livre de Samak-e 'Ayyâr. Structure et idéologie du roman persan médiéval*, Paris, Peeters, coll. « Travaux de l'Institut d'Études Iraniennes de l'Université de Paris III », 1987.

⁴ Manucehr-e Hakim, *Eskandar nâme-ye haft jeldi*, édition lithographiée, Téhéran, 1274/1858.

⁵ Hanaway, « Eskandar-nâma », *op. cit.*, p. 611.

afférents ». Il se montre au contraire, brave et habile au combat, et séducteur avec la gent féminine. Ses mérites en tant que prophète et croyant ne sont pas remises en cause. Sa principale faiblesse est son avidité de conquêtes féminines qui lui font parfois perdre la juste mesure des choses et le mettent en difficulté (il est plusieurs fois capturé ; certaines de ses épouses, soudoyées par l'ennemi, tentent de l'empoisonner). Sur la fin du récit, il dépend beaucoup d'une femme exceptionnelle, la reine des fées, Arâqit.

L'inclusion d'Alexandre dans la lignée légitime des rois perses a été expliquée comme une façon de sauvegarder et de magnifier l'identité nationale sous la domination arabe. C'est l'islamisation de l'Iran qui a permis à ce personnage de s'affranchir de son image négative et d'être récupéré par les Iraniens comme l'un des leurs, afin d'impressionner les conquérants arabes. En conséquence de l'arrivée des Seldjoukides au pouvoir et de l'abandon par les Iraniens de l'espoir de restaurer une royauté iranienne en prolongement des Sassanides, Nezâmi fait d'Alexandre l'archétype du souverain musulman idéal. Alors que Ferdowsi poursuit encore l'idéalisation du passé iranien, Nezâmi promeut un idéal plus cosmopolite de royaume mondial où les nations vivent en paix sous la domination de la Loi divine¹. Dans les récits plus tardifs, Alexandre n'est plus qu'un prétexte pour présenter une certaine vision de la royauté et un certain idéal de souverain. Dans la littérature semi-populaire, il garde maints traits de la tradition sassanide tout en conservant un caractère prophétique : il servira ainsi à la fois les fonctions d'édification et de divertissement de ce type de littérature. L'image que la littérature persane nous donne d'Alexandre apparaît comme un cas remarquable d'assimilation par une culture d'un héros étranger et ennemi, « persianisé » dans sa triple qualité de conquérant, de roi et de prophète. Il est également un témoin de la grande plasticité de l'épopée persane et de sa faculté de s'adapter sans cesse à des contextes nouveaux et à des besoins changeants.

Ève FEUILLEBOIS-PIERUNEK
Université de la Sorbonne Nouvelle – Paris 3

¹ Yamanaka, « From Evil Destroyer to Islamic Hero... », *op. cit.*, p. 80-81.

